

John Cerbert

Jo Jockson

*L'Esprit assassin*





Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

*« Si tu éteins la lumière...  
Alors tu verras la lune. »*

Anonyme



# 1

## Nouveau départ

Riverly, petite ville tranquille au fin fond de notre bon vieux pays qu'est le Minestates. Oui, je sais un horrible coin paumé. Ne croyez pas que j'y ai toujours habité. En fait, je n'ai pas vraiment eu le choix, mais il me faut remonter un peu en arrière pour vous faire comprendre à quel point ma situation actuelle est pitoyable.

Tout d'abord, mon existence même n'est qu'un pur torchon dépourvu d'honneur : une femme répond à une annonce grotesque, sur un journal gratuit et tout ça pour rencontrer désespérément un type bizarre, sorti de je ne sais où, qui se vante, dans l'annonce, de choses qu'il ne possède même pas. Mais rien n'y fait, je suis né. Bien sûr avec tout ça, mon enfance fût des plus agitées et ma scolarité terriblement passive. Passive, mais avec tout de même les diplômes qu'il faut. Bon d'accord, le dernier

obtenu avec cinq de moyenne sur l'année était peut-être bien un coup de chance. Cependant, il ne me restait plus qu'à me lancer dans la vie d'adulte, c'est alors que je me demandais sans cesse : mais qu'est-ce que je pourrais bien faire plus tard. Bizarrement, le souvenir de mon record collégien de dégradations de rétroviseurs aux arrêts de cars me fit devenir policier au grand commissariat d'Andilène, la capitale du Minestates. J'étais aux anges : j'avais un super bureau de grande classe, avec fauteuil en cuir noir, table de salon transparente, ordinateur dernier cri (celui avec la souris aussi large qu'un parpaing), de grandes baies vitrées partout et une télévision grand écran située à côté de ma réserve personnelle.

Évidemment, lorsque le devoir m'appelait dehors je n'arrivais pas dans la seconde, c'est difficile de quitter un bon match de football sur les chaînes câblées. Heureusement pour moi, je restais très discret. Dès fois, un bon vieux coup de gun de ma fenêtre résolvait l'affaire. Bref, après deux ans de bons et loyaux services, j'ai soudainement été affecté, un beau matin de printemps, dans un commissariat lugubre, de murs assez anciens, composé de deux étages : l'un était un grand et vaste bureau bien entretenu et lumineusement décoré appartenant à un chef large et barbu qui possédait deux signes distinctifs, un vocabulaire direct et un cigare au bec, tandis que, l'autre étage était d'un marron fanné et contenait l'accueil, la salle des bureaux et les cages de

détentions provisoires. Oser m'envoyer dans un taudis pareil juste pour avoir bu de la bière au travail, ce n'est pas juste. Bonjour Riverly !

N'empêche maintenant je réside en face de mon lieu de travail : un appartement classique et assez joli composé d'un salon moderne, d'une cuisine au thème de la nature, d'une salle de bain « blanche paradis » et d'une chambre d'un bleu azur. Oui, un agréable logement que j'ai perçu en récompense d'avoir arrêté un tueur en série difficile. Qui aurait pu penser qu'un simple contrôle routier me ferait arrêter un dangereux criminel. Heureusement qu'en attrapant ses papiers pour vérifier s'il était en règle, j'ai maladroitement porté à sa figure un violent coup de coude qui l'a brusquement mis K.O. Un cadeau de ce genre, ça ne se refuse pas.

Tiens ?! Pourquoi j'ai une auréole jaune au dessus de ma tête ? Puis, mon bon vieux réveil caisse de flic sonna. Il était temps. Je sortis alors de ma chambre et entamai ce rituel commun à chaque matin qui consiste tout simplement à déjeuner et à se laver sans avoir la moindre idée de ce qu'on est entrain de faire : les membres du corps avancent mais l'esprit est ailleurs, bien ailleurs. Puis, une fois préparé et réveillé complètement, je descendis de vieilles marches en bois grinçantes et me dirigeai vers ce lieu maudit m'inspirant plus la honte que l'honneur : le commissariat de Riverly.

J'étais attendu pour mon premier jour de travail et, comme tout premier jour qui se respecte, j'avais

rendez-vous avec mon supérieur hiérarchique. Une fois la porte d'entrée du commissariat poussée et quelques pas plus tard, je me retrouvais devant le bureau de l'accueil. Face à un vitrage de protection, je contemplais à l'intérieur un joli visage innocent d'une vingtaine d'années, les cheveux longs rouge et les yeux d'un vert éclatant. Cherchez l'erreur. Comment une personne aussi jolie pouvait-elle se retrouver dans un endroit aussi moche ? Cette question résonnait dans ma tête comme s'il m'était indispensable de connaître la réponse. Mais soudain, elle leva sa tête et je vis son profond regard me fixer avec étonnement. Je ne sais pas précisément pourquoi mais bouger m'était impossible sur le moment. Doucement, elle prit en main son micro et, tout en me regardant, elle s'adressa à moi :

– Monsieur Jockson ? Le Chef vous attend depuis cinq minutes.

Cette conversation, aussi courte soit-elle eût comme effet de me débloquer net et de me faire arriver, en toute hâte, par la porte de droite, puis par un long escalier, dans le bureau du Chef.

## 2

### La reprise

Il était là, derrière un bureau classique couleur bois, assis tranquillement sur son fauteuil en cuir noir, les yeux rivés sur mon dossier de service au sein de la police et paisiblement tournait et retournait de sa main droite les pages de ce dossier couvert de cendre de cigare comme celui qu'il fumait de sa main gauche. Quant il eût fini de contempler mes nombreux exploits, il abandonna ce qui restait de mon dossier, se leva et s'approcha de moi en me regardant d'un air de sérial killer. Puis, il me fit signe de m'asseoir sur l'une des chaises, se trouvant là, juste sous mon nez. Bien sûr, un refus de coopérer aurait été passible d'un séjour en cage sans carte « vous êtes libérés de prison », et puis, que je le veuille ou non ce large bibendum moustachu était mon supérieur. Alors, je m'étais assis comme il me l'avait ordonné.

Soudainement, il se redressa et entama la discussion :

– Monsieur Jockson ! Soyons clairs... j'ai plusieurs fois parcouru votre dossier et, à vrai dire, il est exemplaire sur le point de vue des résultats. C'est assez surprenant de savoir que vous avez sauvé la vie d'un homme en tirant sur un tueur en série, de la fenêtre du sixième étage du commissariat d'Andilène. C'est tout aussi étonnant de penser que vous avez réussi à trouver le quartier général d'une bande de mafieux en suivant un camion de donuts. Et j'en passe ! Bon sang, vous êtes un flic ! Un flic doit faire respecter la loi sérieusement et non se descendre des bières devant un match de football à ses heures de service !

– Oui...

(Je mourrais d'envie de lui dire : regarde dans mon dossier combien d'arrestations j'ai réussis au moment de la mi-temps !)

– Jockson ! Au cas où vous l'ignorez, vous êtes en mise à l'épreuve sur une durée indéterminée. Tant que votre comportement ne sera pas à l'image d'un vrai et responsable flic de ce pays, vous resterez bloqué dans ce trou à rats. Est-ce que c'est clair ?

– Oui, très clair monsieur...

– Bon assez parlé de ça. Votre bureau est le A12, il se trouve au fond à gauche dans la grande salle principale. Là où tout le monde bosse. Hé oui

Jockson ! C'est fini la belle vie ! me lança-t-il satisfait de la situation.

– Je commence quand ?

– Maintenant !

Il me tendit alors un dossier d'affaire de couleur rouge. Il faut savoir que les dossiers d'affaires ont trois couleurs différentes : le vert pour les petites affaires comme les vols de chewing-gum, les agressions verbales,..., le jaune pour tout ce qui est délit important comme la revente de drogues, le trafic illégal en tout genre, l'enlèvement,..., et le rouge pour les meurtres. J'ouvris alors ce dossier : à ma droite se trouvait agrafées deux photos d'une femme brune, d'une trentaine d'années, allongée au sol, baignant dans une mare de sang et à ma gauche, un rapport détaillé de la scène du crime avec les conclusions du légiste. Je n'eus même pas le temps de commencer à lire ce rapport que l'autre moustachu débuta son explication :

– La victime, une certaine Naomie Kellman, est retrouvée morte hier soir dans son appartement à 22h30, par son mari, Georges Kellman, qui rentrait tout juste de son travail. Aucune trace d'effraction, aucune empreinte, pas le moindre indice ait pu être retrouvée. Les voisins des alentours n'ont rien vu ou entendu de suspect. D'après le légiste, le Dr. Tim Farest, elle serait morte de trois coups de couteau portés à hauteur du ventre, mais le meurtrier a

probablement emporté l'arme avec lui. L'heure du décès est estimée à approximativement 12h45.

– Ce n'est pas une mince affaire.

– Qui a dit que ce serait simple ? Vous n'êtes pas en colonie de vacances ici ! Allez Jockson, sortez de mon bureau et réglez-moi cette affaire !

Brusquement, il se leva, me jeta moi et son dossier rouge hors de son bureau et en claqua la porte. Je n'avais plus qu'à me rendre en bas, dans cette salle professionnelle, afin de commencer tout simplement par me pencher sur cette affaire : l'affaire Kellman.

### 3

## Repère à quatre roues

Je descendis d'un pas tranquille cet escalier grinçant et me retrouvai une fois de plus à l'accueil. Mon passage aurait dû être éclair, mais passer devant une si belle inconnue sans y jeter un bref regard m'était impossible (oui, je suis un homme après tout). L'accueil, le seul endroit de ce commissariat qui ne me donnait pas l'envie de m'enfuir en courant.

Je pris la porte de gauche, celle surmontée d'une pancarte « ici, salle des bureaux », mais, à mon grand regret, je me rendis compte qu'ils auraient pu la renommer « bazar général ». On se serait cru en 1960 : mobilier style vieille école, affectueusement cloué au sol. Il y avait de tout dans cette pièce : des flics posés et concentrés interrogeant de vulgaires trafiquants des rues, des flics peu patients et énervés brusquant verbalement d'éventuels suspects et des flics qualifiés de « gentils » qui, pour avoir des aveux, iraient jusqu'à

promettre verbalement des choses qu'ils ne pourraient pas tenir.

Je me rendis d'un pas pressé au fond à gauche de cette salle afin de repérer mon nouveau bureau de travail : le A12. Comme tous les autres bureaux de cette pièce, il avait les mêmes couleurs et les mêmes spécificités. Dessus se trouvait un téléphone rouge à roulette (le téléphone d'urgence des séries de personnes âgées), un ordinateur d'après-guerre (chargeant comme un générateur électrique) relié à une imprimante aux dimensions de four de cuisine (je n'ose même pas vérifier la tête des cartouches, ça doit être de véritables briques) et, sur le côté droit, avait été placé un simple calepin à adresse (cadeau des nouveaux venus certainement).

Avant, j'aurais attentivement contemplé un tel dossier avec évidemment une boisson à la main. Mais tout à tellement changé pour moi récemment qu'il m'était impossible de me concentrer sur une affaire calmement posé sur un bureau m'ayant été attribué. Ce n'était pas faute d'avoir essayé, mais toute cette ambiance tendue perturbait mon attention. Je n'avais donc pas d'autre choix que d'aller respirer hors de ce cirque à peine supportable. Il me fallait un endroit de réflexion digne de mes talents cachés. Je me rendis, en une poignée de secondes (et un superbe slalom), en direction du dehors, le dossier en main, à la recherche d'un tel lieu.

Comme pour tout commissariat « bon marché », seul un parking extérieur était à notre disposition et,

par le plus grand des hasards, il n'était pas gardé. Un simple panneau « parking réservé aux forces de l'ordre » était implanté à l'entrée. A croire que cela pouvait suffire à empêcher quiconque de voler ou détériorer tel ou tel véhicule. N'empêche, en deux ans, je n'ai jamais eu de véhicule civil : tous les matins, à la même heure, je prenais bien gentiment le bus qui m'emmenait en face de mon lieu de travail. Je n'ai conduit qu'une caisse de flic dans ma vie, c'est tout (le passage du permis ne compte pas). A présent, il me fallait un véhicule. Alors, avant même de me prendre la tête sur mon affaire, je pris de ce pas un taxi passant par là, afin de me rendre chez un concessionnaire, histoire de pouvoir embarquer un éventuel criminel sans devoir prendre les transports en commun avec.

Le taxi en question semblait correct, jaune et bien entretenu, mais à ma grande surprise la conductrice aimait y raconter sa vie. Malheureusement pour moi, sauter par la fenêtre aurait été sacrément risqué. Après deux heures de supplice, je me retrouvais enfin devant un concessionnaire, qui étrangement me paraissait être davantage un mirage, dans ce paysage ridé, qu'autre chose. Un tel endroit aurait facilement pu se trouver à Andilène. Tout y avait l'air neuf : les vitres, les sols, les véhicules,..., tout sauf le vendeur, qui lui, possédait des habits basiques, mais un peu troués sur les bords. Par contre, je fus assez satisfait de voir qu'il s'y connaissait très bien dans son travail, son seul inconvénient était qu'il avait beaucoup de mal à payer ses factures.

Après un instant à discuter avec lui et quelques rondes d'inspection des différents véhicules se trouvant sous mon nez, je pris la décision d'acheter une ancienne « Chavrilet Dynahmo » noire de 1967, au logo avant d'une chèvre en extension, dont le moteur et l'intérieur en cuir se trouvaient être extrêmement récents. Remerciant le vendeur, qui à présent pourra se racheter une veste, je me rendis dans un endroit, au niveau de mes espérances, pour analyser, à ma façon, ce dossier rouge.

L'endroit en question où je me rendis, un bar de couleur vert, se trouvait être assez spacieux, mais les meubles et les chaises étaient dignes d'un très vieux western. Heureusement pour moi, j'étais le seul à posséder un gun. Les clients, de tous âges, semblaient tellement plongés dans leur commande qu'un étrange silence se faisait ressentir. Seule la barman, probablement la patronne aussi, le rompait fréquemment. D'une trentaine d'années, cette femme blonde agitait les bouteilles à une vitesse impressionnante comme si le temps la pressait. De plus, son franc parlé était tel qu'un client énervé n'osait pas manifester son mécontentement. Levant rapidement la tête, j'aperçus, au fond, une place libre et isolé, dont je m'empressai de m'emparer.

Dans un pur réveil sonore, je m'installais en un record mondial et entamai mon inspection du dossier. Quelque chose clochait dans cette affaire : d'après le rapport du légiste, le corps de la victime ne

possédait aucune trace de lutte (même pas un bleu), or personne ne meurt directement de trois coups de couteaux dans le ventre. La victime aurait normalement dû chercher à s'enfuir ou à se défendre. Beaucoup de questions fusaient dans ma tête, il me fallait absolument aller faire un tour sur la scène du crime : la maison des Kellman.

EXTRAIT



## 4

### Le salon du crime

Aussi brusquement qu'en m'installant à cette place, je pris en main mes affaires et me dirigeais vers la sortie. Mais soudainement, avec une chance inouïe, j'entendis la barman m'adresser la parole :

– Monsieur, c'est un bar ici pas une salle de détente !

– Ne vous inquiétez pas quand j'aurais besoin de m'éclater la face je reviendrais.

J'ai vite remarqué à quel point cette femme pouvait être susceptible pile au moment où je la vis me débouler dessus, tenant à la main une énorme bouteille de champagne, telle une batte de baseball. C'est étrange la manière dont nos jambes peuvent s'activer dans ce genre de situation, sans qu'on le veuille vraiment. Bien évidemment, voir un flic se faire allonger dans un bar ça n'aurait pas fait bonne figure. Je me suis donc empressé, par un mini sprint,